

Présentation d'ouvrage : Le sens littéral des Écritures

École biblique et archéologique de Jérusalem Olivier-Thomas VENARD
(éd.) Paris, Cerf, « Lectio Divina. Hors-Série », 2009, 362 pages

Denis Fricker



Édition électronique

URL : <http://rsr.revues.org/2031>

ISSN : 2259-0285

Éditeur

Faculté de théologie catholique de
Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2011

Pagination : 299-304

ISSN : 0035-2217

Référence électronique

Denis Fricker, « Présentation d'ouvrage : *Le sens littéral des Écritures* », *Revue des sciences religieuses* [En ligne], 85/2 | 2011, mis en ligne le 05 septembre 2015, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://rsr.revues.org/2031>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

PRÉSENTATION D'OUVRAGE

*Le sens littéral des Écritures*¹

École biblique et archéologique de Jérusalem

Olivier-Thomas VENARD (éd.)

En novembre 2007, sous l'impulsion du projet de recherche «La Bible en ses traditions», s'est tenu à l'École Biblique et Archéologique Française de Jérusalem un colloque international et interdisciplinaire, dont le but était de cerner la problématique actuelle du sens littéral des Écritures. Il en a résulté ce beau volume des éditions du Cerf, sous la direction d'O.-Th. Venard qui a rassemblé douze contributions de qualité. Elles forment autant d'approches du sens littéral, selon les axes de recherche honorés par les différents auteurs.

Si l'expression «sens littéral» est rapportée le plus souvent à l'exégèse patristique et médiévale, force est de constater qu'au vu des articles concernant ces périodes, les définitions de la lettre y apparaissent diverses et grevées d'une certaine ambiguïté. Ainsi G. Dahan, afin de ne pas trahir la multiplicité des approches médiévales, définit assez généralement le sens littéral comme le résultat d'une exégèse qui s'arrête au seuil de l'interprétation spirituelle (p. 262). Il se hâte d'ajouter que c'est précisément au niveau de ce passage, qu'il appelle aussi le «saut herméneutique», que se repère une conception exégétique. Bien que les réflexions de G. Dahan prennent place en fin de volume, il était préférable de mentionner ce précieux point de repère au début d'une rapide présentation des contributions.

L'ouvrage, collectif, est divisé en trois parties.

Dans un premier groupe d'articles est posée la question de l'identité entre sens historique originaire et sens littéral. M. Gilbert montre

1. Paris, Cerf, «Lectio Divina. Hors-Série», 2009, 362 pages.

que pour le magistère catholique actuel l'établissement de la lettre à l'aide d'analyses philologiques et historiques conditionne toutes les autres formes d'interprétations de l'Écriture. Cette position s'est imposée progressivement, et non sans mal, depuis l'encyclique *Providentissimus Deus* de Léon XIII en 1893. Pour F. Gonçalves également, l'exégèse historico-critique reste l'incontournable garant de l'intelligence du sens originaire qui devient le sens littéral des théologiens, première étape de l'appropriation théologique et pastorale. L'exégète de l'Ancien Testament prévient cependant contre une conception unitaire de ce sens originaire, car aussi bien la transmission manuscrite que la langue hébraïque peuvent attester des variantes textuelles qui produisent, elles aussi, un sens littéral. Cet avertissement est encore plus clairement formulé par É. Nodet. Il montre, par l'étude de plusieurs aspérités ou apories significatives de l'approche historique du texte biblique, que le sens littéral se refuse à toute appréhension simple et, plutôt que d'être un point d'ancrage définitif, invite à un dialogue balisé par les résultats des recherches exégétiques. Ces trois premières études situent le sens littéral en deçà du saut herméneutique, mais elles laissent entendre que la complexité des textes induit des choix interprétatifs si l'on veut imposer un sens littéral unique à tout texte de l'Écriture.

Un second groupe d'articles pense donc le sens littéral comme articulation de sens pluriels.

Pour K. Sonek, une telle articulation est possible lorsque la référence pour l'établissement du sens littéral est non plus l'intention de l'auteur (*intentio auctoris*) mais celle de l'œuvre (*intentio operis* d'Umberto Eco). La recherche contextuelle ou historique et l'analyse littéraire permettent alors de mieux cerner l'auteur et le lecteur implicites supposés par le texte. Si plusieurs sens restent cependant possibles, l'approbation d'un sens littéral demandera une évaluation qui, dans certains cas, confine à un pari. Le saut herméneutique est ici déjà présent au sein de l'établissement même du sens littéral. Plutôt que de sens littéral, J.-E. de Ena préfère parler du sens textuel qui, au plus, est l'établissement d'un sens stable de référence, au moins (et c'est le cas dans l'exemple allégué du Cantique des Cantiques), la délimitation de tout ce que le texte ne peut pas être. De Ena distingue ce sens textuel d'un sens directionnel qui correspond à l'orientation (scientifique, juive, chrétienne...) de l'interprète. Le croisement de ces deux sens donne lieu au choix d'un cadre de référence qui, bien que souvent implicite, est l'élément dirimant de l'interprétation. C'est le choix de ce cadre qui forme ici le saut herméneutique. G. Tatum, dans une brève contribution, se rapproche de ce point de vue, car pour lui le sens littéral est formé par les sens raisonnablement possibles d'un texte dans une conversation donnée.

Enfin une troisième partie du recueil donne la parole aux études qui tentent de définir le sens littéral comme produit d'une lecture spécifique.

U. Gabbay démontre ainsi au moyen d'anciennes traductions de textes cunéiformes sumériens vers l'akkadien que le sens littéral qui fait autorité se trouve pour les anciens mésopotamiens, non dans la signification du texte, mais dans ses formes lexicale, syntaxique ou orthographique. Une telle option perdure, selon Gabbay, dans les commentaires midrashiques. À l'inverse, C. Rico montre que la précision de saint Jérôme dans sa traduction de la Bible fait état d'une sensibilité au sens littéral perçu, non dans la forme, mais dans le poids des mots. Ce dernier se mesure au contexte, formé par la langue, l'énoncé phrastique et syntaxique mais aussi le canon scripturaire. J.-M. Poffet fait une découverte similaire « à l'école d'Origène et d'Augustin », pour lesquels le sens littéral doit permettre d'accueillir la visée profonde des textes. Dans les nombreux passages cités par J.-M. Poffet, on est confronté à un aller-retour permanent entre sens spirituel et sens littéral. Le saut herméneutique se pratique ici dans les deux sens, si j'ose dire. Ce qui ne peut que déstabiliser le lecteur moderne pris à contre-pied par le célèbre adage d'Origène : « L'Écriture a toujours un sens spirituel, mais elle n'a pas toujours un sens corporel » (*Traité des Principes*, IV, 3, 5 – texte cité p. 231). Il est tentant d'opposer à ce principe origénien la citation de I Co 15,46 par Hugues de Saint-Victor au XII^{ème} siècle, à propos du caractère indispensable d'une exégèse littérale : « Ce qu'il y a d'abord, c'est ce qui est charnel, ensuite ce qui est spirituel » (*De scripturis et scriptoribus sacris*, cité par G. Dahan, p. 241). Car si dans l'interprétation biblique médiévale le sens spirituel et l'allégorisation restent évidemment très présents, G. Dahan montre, au rebours des idées reçues, que les réflexions herméneutiques du Moyen-Âge ont presque toutes insisté sur la nécessité de l'établissement du sens littéral. Cette valorisation du sens littéral s'accompagne notamment d'un développement des techniques exégétiques et de son champ d'application, qui peut s'étendre jusqu'à inclure les interprétations christologiques de textes vétero-testamentaires. Jusqu'ici il est remarquable de constater que tous les grands lecteurs et interprètes de la Bible ont préservé l'importance de la lettre. La contestation aurait pu provenir de l'intéressante étude de D. Millet-Gérard sur Claudel, dont les démêlés avec les représentants de l'exégèse historico-critique sont notoires. Toutefois le poète croyant s'oppose à cette exégèse non seulement en raison de ses convictions et de la priorité qu'il accorde à l'interprétation des Pères de l'Église, mais aussi en raison de la lettre du texte elle-même, perçue dans sa dimension esthétique. L'exégèse claudélienne main-

tient donc une tension entre raison et foi, mais elle s'inscrit résolument dans le cadre de la révélation.

Au final, les contributions sont assez inégales en longueur et en intensité mais toutes font état de la mesure et de la probité intellectuelle qui permettent au lecteur de se faire une meilleure idée de l'importance accordée au sens littéral de l'Écriture selon des périodes et des points de vue divers, d'ailleurs souvent renforcés par un contexte polémique. Si varié qu'il fût, l'échantillon ne pouvait embrasser toutes les périodes et tous les lieux, pourtant une contribution exclusivement réservée à un moment de l'exégèse juive par exemple aurait été bien venue. Néanmoins le panel est assez riche pour permettre de définir une problématique d'ensemble, tâche à laquelle s'est attaché avec beaucoup de brio et d'érudition le directeur de l'entreprise, O.-T. Venard, en quelques soixante-dix pages qu'il livre en introduction et surtout en conclusion du volume (p. 9-24 et 293-353). Il est difficile d'en rendre compte brièvement sans simplifier grossièrement la démonstration. Je vais cependant m'y risquer.

L'exégète de Jérusalem pose d'entrée un modèle heuristique qui situe les définitions du sens littéral entre deux « asymptotes », l'une est dite psychologico-historique : le sens littéral est le sens originaire ; l'autre textuelle : le sens littéral correspond aux significations de la lettre du texte. Pour O.-T. Venard, l'une et l'autre de ces positions « placent le lecteur dans une quête indéfinie » (p. 317). Le sens historique originaire est effectivement hors d'atteinte comme tout objet historique et il ne peut que donner lieu à des hypothèses multiples. Établir le sens littéral comme signification du texte se heurte d'autre part à la multiplicité des significations possibles. Ces deux tendances aujourd'hui classiques de l'exégèse, qu'on aurait aussi pu appeler diachronique et synchronique, restent donc incapables d'établir un sens littéral ferme et sont donc renvoyées dos-à-dos au profit d'une assomption de la post-modernité. Si je comprends bien la solution proposée, il faut en effet conjuguer la relativité du sens littéral, d'une part, et l'absolu de la foi, d'autre part : « se situer dans un contexte à la fois postmoderne (se défiant de tout oubli du langage) et croyant » (p. 331). Pratiquement, une telle lecture prendrait en compte le sens christique « consubstantiel à la formation du livre comme livre » (p. 348) et devenu explicite par l'expérience pascalle, ce qui implique l'engagement existentiel du lecteur. Il y a donc une ouverture vers un espace d'expérimentation plus large de la parole biblique qui confine aux dimensions de l'incarnation. Espace suffisamment large pour contenir aussi bien l'usage de la raison que celui des facultés contemplatives, mystiques et d'actions concrètes. Et O.-T. Venard de conclure par le souhait d'une lecture responsable au sens fort du terme, qui implique aussi le témoignage. Il concèdera

que le saut herméneutique est alors largement effectué. Mais on l'aura compris à la lecture de tous les articles, même non encore effectué ce saut reste en ligne de mire et demeure l'objectif avoué ou non de la majorité des interprètes de la Bible de toutes les périodes.

La démonstration est stimulante et sensibilise effectivement l'exégète contemporain à bon nombre de ses a priori. Quelques questions méritent cependant d'être posées. J'en privilégie deux.

Concernant d'abord le modèle heuristique des asymptotes, il me semble que cette métaphore condamne les deux approches, historique et textuelle, à ne jamais se rencontrer. Laisée chacune à elle-même, elles ne peuvent effectivement échapper à leur propre déconstruction. Mais comme le remarque finement J.-E. de Ena, l'intersection des approches peut donner lieu à un cadre de référence qui équilibre les excès de chaque présupposé. De nombreux travaux exégétiques actuels croisent volontiers les approches synchroniques et les approches diachroniques proches du sens originare. Pour la francophonie, citons simplement les travaux de D. Marguerat ou bien le remarquable commentaire de l'Évangile selon Marc de C. Focant. Le sens littéral obtenu, il est vrai, résulte alors plus souvent d'un équilibre des hypothèses les plus probables que d'une affirmation définitive. Mais, et c'est ma première question, faut-il absolument que le sens littéral d'un texte soit unique ?

L'accent mis sur le lecteur de la Bible comme acteur à part entière et non comme cerveau déconnecté de toute existence charnelle, émotionnelle ou spirituelle est une mise en garde importante contre certaines illusions positivistes des exégètes. Cependant, à moins d'imposer le grand écart à la notion de sens littéral, il me semble que son établissement n'est qu'un moment de l'acte herméneutique. Ce temps particulier privilégie des méthodes et outils de recherche essentiellement issus de la raison. Il forme une ascèse, un jeûne momentané des appétits spirituel, mystique ou même esthétique afin de pouvoir, dans un second temps, mettre à leur service un état des possibles du texte. Une telle ascèse est en soi une expérience humaine, et je considère cette « mise entre parenthèses méthodologique de la foi » non comme un renoncement « à faire sa part à l'intériorité de l'expérience chrétienne » (p. 337), mais comme une étape nécessaire à l'acte interprétatif et comme un espace où la rencontre avec d'autres lectures est possible, notamment la lecture juive des textes de l'Ancien Testament, mais aussi toute autre lecture. Ce qui amène ma seconde question, qui est d'ordre épistémologique : la notion de sens littéral peut-elle être interrogée seulement à partir du référent chrétien ? Avant d'effectuer le « saut herméneutique » ne faut-il pas ouvrir la quête du sens littéral à toutes les possibilités suggérées par la lettre ?

Le débat sur le sens littéral est donc loin d'être clos. C'est le grand mérite de cet ouvrage de l'avoir rouvert avec un ensemble de contributions qui est à la fois source d'érudition et stimulant pour la réflexion herméneutique. Il faut en remercier les organisateurs et les contributeurs de ce colloque de haut niveau.

Denis FRICKER